



L'ancien manoir

La maison noble de la Caillère

Propriété de la famille de Sesmaisons au début du 18ème siècle, un manoir à haute toiture d'ardoises, aux lucarnes sculptées, à la tourelle carrée s'élevait sur le site au bord de l'étang.

La famille Raisin de Boismorin alliée à d'importants armateurs nantais originaires de Bouguenais qu'il s'agisse des Deguer de Boisjoilin ou des Felloneau, en fit l'acquisition en 1729. De cette époque, due à l'initiative de ces familles, subsiste la chapelle bénie en 1734. Elle s'élève dans le parc aux chênes magnifiques. Elle renferme différents tombeaux familiaux. L'un d'entre eux comporte une curieuse épitaphe dédiée à Guy de Boismorin. Deux autres sont ceux de Joseph de Boismorin et de Perrine Felloneau son épouse.

Si l'on excepte la mort du jardinier Richeux dans les allées du parc en 1795 la propriété traverse, sans difficulté majeure, la période révolutionnaire et reste aux mains de la famille Felloneau.

Par alliance, la propriété échoit à la famille Van Isegheim, de vieille origine flamande (Ostende). Henri Van Isegheim (1799-1881) est architecte. C'est lui qui décide de substituer à l'ancien manoir la construction classique que nous pouvons voir aujourd'hui. De plus c'est un viticulteur averti à qui l'on doit l'introduction, dans les vignes de Bouguenais, du Gamay-Magny, cépage d'origine bourguignonne. Son fils Henri (1840-1903), éminent juriste, maire de Bouguenais et homme politique en vue, a maintenu la propriété comme résidence d'été de la famille. Ce qui n'empêchait pas celle-ci d'être très proche des habitants de la Matrasserie. Certains exploitaient des fermes liées au château tandis que d'autres assuraient l'entretien de son parc. Les bâtiments annexes témoignent encore des activités du domaine : outre deux pressoirs, des magasins, des granges, des hangars des pigeonniers...

Restauré après guerre, le château est désormais divisé en plusieurs logements offerts à la location.

Une curieuse épitaphe



Henri Van Isegheim
1840-1903

Maire de Bouguenais 1890-1894



Sous les bombardiers allemands

Durant la seconde guerre mondiale, la Matrasserie devient un des villages les plus exposés à la présence allemande. Sa situation géographique le place dans l'axe de la piste de Château-Bougon créée par les Anglais en 1934 (perpendiculaire à la piste actuelle). Une DCA est installée au Planty. Pour aller bombardier l'Angleterre, les avions utilisent des boosters : moteurs auxiliaires de propulsion fixés sous les ailes qu'ils larguent ensuite près du village des Minais. Lors des bombardements alliés, les soldats allemands utilisent des bonbonnes avec un gaz fumigène pour masquer la piste et les installations autour de l'aérodrome. Elles sont stockées dans un baraquement en bois situé près du moulin des Minais. En juin 2005, lors du curage du réservoir près de la Caillère, un bidon de ce type a été retrouvé.

Comme de nombreux châteaux ou belles demeures, le château de la Caillère a été l'objet d'occupations successives par l'armée allemande. Une quarantaine de soldats pouvaient y loger.

Les relations avec le village ne sont pas particulièrement hostiles. Des gâteaux sont distribués. Le souvenir de cette troupe marchant au pas, traversant le village, avec ses uniformes vert de gris est encore bien présent chez certains habitants.

Plusieurs abris anti aériens fabriqués le plus souvent avec des perches et des fagots servent de refuges lors des bombardements. Citons celui du ruisseau du Jauvray ou celui près de l'ancienne croix de la Matrasserie. La bonde de l'étang de la Caillère est aussi un excellent refuge.

En 1944, les allemands sont partis vers le front de Normandie. Le château est aussitôt occupé par les FFI, principalement des gars d'Indret et de la Montagne. À leur départ, les lieux sont en piteux état.



Bonbonne fumigène

La belle Matrasserie

Le maintien d'une activité agricole dans le voisinage, la ferme des Neuf Journaux et le classement de l'ancien étang de la Caillère, en espace naturel protégé, sont les limites encore visibles du village. Dans cette ceinture verte tous se connaissent. Les moissons, les vendanges et une longue tradition de la pratique religieuse furent longtemps motifs à réunions. À partir des années 1970, les nouveaux résidents s'intègrent aisément. Enfin, pourquoi le taire, la multiplicité des caves a certainement favorisé la convivialité. Des événements particuliers ont rassemblé les villageois, comme la bénédiction de la statue sur le « puits de la place », le 31 décembre 1957 ou l'inauguration de l'impasse du Claquesabot, le 25 juin 1994. Généralement les « matrassiens » ont toujours porté haut les couleurs de leur village que ce soit pour la construction de chars fleuris lors des kermesses de jadis, la construction d'un radeau sur le plan d'eau de Roche Ballue ou lors des tournois de football. Enfin une tradition s'est bien établie depuis les années 1970 : le pique-nique estival. Dans ce contexte, en 2001, l'association « Label Matrasserie » fut créée, avec comme objectif, la mise en commun de projets et la convivialité entre habitants. Le vide-grenier au mois de mai est le temps fort de l'association. Chacun contribue aux préparatifs et peaufine son déguisement. Au cœur du village, la fête est appréciée pour cette joyeuse ambiance des anciennes kermesses. On y vient de toute



l'agglomération nantaise. Au cours de l'année, « Label Matrasserie » organise d'autres festivités. En janvier on partage le « pot-au-feu » suivi de jeux de société. Le Jeudi de l'Ascension on joue aux boules. À la fin juin on se rassemble pour la grande fête d'été traditionnelle. En septembre un bus emporte loin du village, petits et grands lors d'une sortie familiale. En novembre on échange des plantes avec un quartier voisin.

Dans ce hameau, commun est le vieux « puits de l'aire », où l'on se réunit pour préparer les fêtes, commun est l'espace sous les platanes de la Noue Rochue, et surtout commune est l'idée de parler, entre anciens et nouveaux, de « la belle Matrasserie ».

Dans ce hameau, commun est le vieux « puits de l'aire », où l'on se réunit pour préparer les fêtes, commun est l'espace sous les platanes de la Noue Rochue, et surtout commune est l'idée de parler, entre anciens et nouveaux, de « la belle Matrasserie ».

« Chroniques de villages » a été réalisé par l'association AIRES de Bouguenais. Ont collaboré à ce numéro : D. Barret, J. Droillard, G. Guillet, J. Layec, J. Papion, D. Peneau, D. Legland, G. Setzer, M.C. Bessias, M. Lejeune. Contact de l'association : 02 40 32 02 85.

Pour leur contribution, remerciements à P. Hardy, J. et J. Corbineau, P. Joret, T. et D. Mourrain et à tous ceux qui ont bien voulu témoigner.

Document réalisé par le service Communication de la Ville de Bouguenais. Disponible à l'accueil de l'Hôtel de Ville. Renseignements au 02 40 32 29 29.

AIRES - Chronique N°4 - Juin 2011



La Matrasserie

Bouguenais vous accueille dans ses villages



Origine et évolution du village

On peut supposer qu'il fut créé entre le 12ème et le 15ème siècle, à l'occasion de la déforestation de la « Grande Forêt nantaise ». Les concessionnaires obtiennent alors des secteurs boisés à défricher : les « bauches, prinzes, courtills ou tènements ». Ces petits territoires sont reconnus par le nom de leurs tenanciers suivis du suffixe « ière » ou « rie » en signe de propriété. Par exemple Bouguin devient Bouguinière, Couillaud devient Couillauderie, Matras devient Matrasserie, etc.

Une habitation en bois, borderie, est érigée pour abriter la famille du propriétaire des lieux. Au fil des années, les enfants restant à proximité des parents, la simple borderie devient hameau ou village gardant le plus souvent le nom d'origine. Par le biais des héritages, les terres sont morcelées assurant à peine la subsistance des familles. Ces paysans pauvres sont contraints de louer des parcelles dans les domaines seigneuriaux environnants devenant ainsi une masse laborieuse corvéable à merci. Heureusement, les vastes landes de la Tripaudière leur restaient accessibles moyennant une faible redevance au roi. Ils pouvaient y faire paître leurs animaux, couper l'herbe et la brande, planter des arbres et en tirer parti. Pourtant, ils durent lutter pendant deux siècles et demi pour conserver ce maigre privi-

lège devant l'avidité des seigneurs locaux, et ceci jusqu'en 1839 soit 50 ans après la Révolution.

Dans la seconde moitié du siècle, le développement industriel de la Basse-Loire attire de plus en plus les jeunes ruraux vers des emplois extérieurs. La culture de la vigne, jusque là majoritaire, perd de son importance. La seconde guerre mondiale sonnera le glas de l'agriculture traditionnelle.



Le ruisseau du Jauvray

L'eau unit et sépare. Tel est le rôle qu'a pu jouer et joue encore le Jauvray entre la propriété de la Caillière et le village de la Matrasserie, entre la grande propriété et les gageries villageoises.

Assez peu connu des Bouguenaisiens, le ruisseau ne naît pas d'une source mais il constitue l'exutoire de l'étang. Il prend donc naissance en aval de l'étang de la Caillière. Son cours est toujours régulé par une bonde. De style italianisant, un élégant petit édifice de la fin du XIXème coiffe le mécanisme de l'écluse. Après un passage forcé dans une ancienne installation piscicole, il dévale le coteau dans une vallée magnifiquement boisée et aujourd'hui bien aménagée. Il capte au passage les eaux de la mystérieuse fontaine de la Caillière, coupe l'actuelle route de la Montagne au rond-point du Bois Jaulin. Ayant perdu beaucoup de sa vigueur, il rejoint plus mollement les étiers de la Petite Vallée et au-delà La Loire.

En maints endroits sur le secteur entre Loire et lac de Grandlieu, il existe des dépôts de sables et graviers datant de l'ère tertiaire. En certains lieux, ils affleurent. De là vient sans doute le nom de la Caillière, l'endroit où l'on trouve ces graviers arrondis dénommés caillottes. D'extraction facile, cette ressource a d'abord été utilisée localement ou expédiée par les bateaux de Loire. À la fin de l'exploitation, a subsisté une surface concave, le fond de l'étang actuel.

Entre 1890 et 1894, des négociations foncières eurent lieu avec les propriétaires du village. La famille Van Iseghem a souhaité acquérir la partie est des parcelles riveraines du Jauvray. Le ruisseau rehaussait ainsi le parc d'agrément du château.

L'alimentation de l'étang se faisait par différents fossés collecteurs de l'eau du bassin versant.

L'ouverture permanente du vannage ou son manque d'entre-



La vie au village

Jusqu'au milieu du 19ème siècle, l'activité des habitants est entièrement axée sur l'agriculture et particulièrement sur la production viticole, principale source de revenus. Les productions : blé, pommes de terre, choux pour l'alimentation et, pour la vente, l'élevage bovin et la vigne. Les cépages : l'Othello, le Noah, le Baco, le Gamay-Magny introduit par M. Van Iseghem... L'invasion du phylloxera entraîne la plantation de nouvelles variétés. Il y a 13 pressoirs dans le village, et 2 longs fûts à La Caillière. La livraison des barriques se fait quai de la Vallée ou en gare de Bouguenais. Les affaires importantes se traitent dans les caves « au magasin ». On y tire le vin au fossot. On cultive également le blé. Les battages ont lieu à la Bouguinière ou sur l'aire des Minais près du moulin. Les femmes préparent les repas pour les battous. Certaines réputations culinaires s'établissent ou se défont à cette occasion.

Les femmes pétrissent la pâte à pain chez elles, puis la font cuire au four avec, à l'occasion, quelques volailles ou charcuteries. Vers 1950-55 cette pratique disparaît. Dans le cadre d'une convention d'échange blé-pain les boulangers fournissent le pain aux cultivateurs en contrepartie d'une certaine quantité de farine convenue à l'avance. L'exécution du contrat se contrôlait avec des coches sur une branche de noisetier fendue en deux. La meilleure façon de valoriser le lait, c'est la vente directe : opération quotidienne exigeante. Mme Quérard, originaire du village, entreprend la collecte du lait pour le livrer dans sa petite carriole aux ouvriers de La Montagne. Jean Quérard, son fils, achète un véhicule

tien a asséché l'étang. L'herbe a réapparu. On y fait paître les bovins et on y obtient des foin d'excellente qualité. Au milieu des années 1970, la propriétaire fait planter une peupleraie dans l'étang. Les réservoirs piscicoles sont laissés à l'abandon.

Récemment la Communauté urbaine a procédé à la restauration de l'édifice de la bonde. Un espace de promenade a été aménagé le long des réservoirs et du Jauvray sous les ramures de remarquables cyprès chauves à pneumatophores : itinéraire insolite à emprunter pour sa puissance d'évocation.

automobile en 1932 pour faire les tournées. C'est la saga de la compagnie de cars actuellement bien connue.

Dès 1876, quelques Matrassiens issus de familles agricoles sont embauchés : qui à l'arsenal d'Indret, qui aux forges de Basse-Loire

comme manoeuvres, ajusteurs, mouleurs, chaudronniers... Après la guerre 1914-18, la double activité se développe. À partir de 1937, la construction du camp d'aviation de Château-Bougon emploie de nombreux villageois.

En 1931 le village compte 10 familles de cultivateurs, 9 ménages de doubles actifs, quelques personnes seules. Le nombre d'habitants n'évolue guère. En 1960, on y recense entre 70 et 80 personnes réparties en 20 foyers.

Le village de la Matrasserie n'a connu jusque là qu'une lente évolution. L'habitat est resserré au centre du village. L'arrivée de l'électricité se fait au début des années 30. Elle sera suivie par celle de l'eau courante. Les changements interviennent au lendemain de la seconde guerre mondiale. Au



Battages aux Minais en 1916



cours des années 1990, la dernière exploitation agricole disparaît. En hiver, les familles s'invitent à des veillées. En été, on joue à la galoche, jeu de palets, dans la cour des miracles. Le dimanche, la jeunesse aime se rendre aux cafés de la gare pour y danser, se distraire et regarder les avions.

Les Rogations, avant la Fête-Dieu, donnent lieu à des processions matinales à travers la campagne pour bénir les champs et les récoltes. Une de ces processions passe par la croix de la Matrasserie, par la croix et la chapelle de la Caillière. Le calvaire de la Caillière et celui de la Matrasserie aujourd'hui disparu, témoignent de la vie religieuse du village. En décembre 1957, pour clore une Mission, tout le village se réunit pour la bénédiction d'une statue de Notre Dame de Lourdes sur le puits situé au cœur du village.

Les exercices du « mois de Marie », en mai, se déroulent dans le grenier de la mère Joret. La Matrasserie a donné plusieurs prêtres à l'Eglise : un évêque, Mgr Robert et le Père F.D. Joret auteur d'une histoire de sa famille, de la Révolution jusqu'en 1930.



Ferdinand JORET
Prêcher dominicain
1883-1937